

Festival de Bayreuth

L'anneau du Nibelung sous la baguette  
magique de  
Christian Thielemann

La colline de Franconie  
retrouvait cette année un  
nouveau **Ring des Nibelungen**  
en français **Anneau du**  
**Nibelung.**



Mise en scène confiée à **Tankred Dorst**, scénographie à **F. P. Schlössmann**. Costumes **Tabea Braun** et les décors de **B.E. Skodzig**. L'orchestre de Bayreuth et les chœurs - Chef des Chœurs **Ebehard Friedrich**, sous la direction de **Christian Thielemann**, actuel Directeur Général de l'Orchestre de Bavière

**Une nouvelle** production du Ring à **Bayreuth** déclenche toujours de grandes vagues. Pour l'Allemagne cet événement ne se compare qu'à lui même sur la durée des ans. Véritablement, l'amateur de musique attendait le Ring de **Christian Thielemann**. Chef inspiré doté d'une intelligence hypersensible et d'une admirable technique de la maîtrise instrumentale de l'orchestre. Il courent sur lui parfois des éloges empoisonnés. En raison de sa recherche d'excellence par le travail et

la discipline. L'homme est serein, généreux bienveillant et enclin à l'humour plutôt qu'à la dispute. Sa réputation désormais plane sans égale au dessus des considérations sans grand rapports avec la musique. L'important est justement dans la musique. Dans ce que

**Christian Thielemann** est capable de nous révéler à nous même et à la vérité de l'œuvre qu'il nous offre de partager. Il reprend l'héritage de Fürtwangler, Knappersbusch et C. Krauss dans la facture de sa propre gestation. Loin de tout amalgame ou de copie de méthode, il atteint avec un naturel absolu ayant dépassé toute technique, les résultantes dynamiques d'une musique recréée dans le jaillissement de son état de pure écriture.

Dans la lignée de l'écoute de ces maîtres, la pression d'une âme nimbée de nostalgie oscillant en permanence entre joie explosive et tristesse pérenne, veillant au tissage de la partition se communique avec la nôtre, nous tient à l'écoute. Le drame vit et perdure dans sa logique alternance. Qu'il s'agisse de l'opacité dense, mouvante, qui brusquement descendue comme l'angoisse sur l'orchestre paraît un instant paralyser les instants tragiques ou bien que la rémission de cet inéluctable enchevêtrement des destinées et des événements d'un monde interstellaire et terrestre à la fois, se fasse jour ; l'empreinte de ce chef sur ce drame sublime réplique et incommensurable dans son pessimisme et sa cruelle ressemblance au nôtre, est incomparable.

Parfois il délie les pupitres... retient quelques minutes palpitante de bonheur irrigué de tendresse. Comme un rappel du "miracle" Karajan ! Brûler sans consumer. Inonder sans

submerger, atteindre à la légèreté de au-delà. Ses évocations à la nature ont alors des frissons debussystes. Et pourtant ! Il scande à coup de bélier dans une porte de chêne et porte haletante une phalange d'un souffle irrésistible... Et nous restons sous le charme inouï... dans le silence qu'un ultime élan... un ultime crescendo brisé trouble encore...

Nous nous sommes à la fin de ces quinze heures réveillés abasourdis et éblouis comme après le passage d'une comète. Nous avons baigné dans ce Rhin magique, ensorcelant d'où les sirènes (Filles du Rhin) tissent l'aube du monde wagnérien. Ce fut une aube rose et douce de quelques secondes... Bientôt incertaine qui soudain craqua. Toutes vagues en boule autour d'un axe d'ouragan explosant de la menace de l'Albe... (Alberich)... Les Dieux arrivés pimpants pour parader sous l'angle lointain de Walhalla... et nous sommes descendus au Nibelheim et à ce moment là tout a basculé de nos rêves ... À la tragédie... Nous nous sommes nous mêmes ensevelis... Volontairement et nous avons vogué avec une ivresse de peuple comblé.



La mise en scène de **Tankred Dorst**, homme de théâtre en prise avec l'opéra pour la première fois, prend les options de zones non

habitées, servant de gué vers des destinations illusoire . Puis des aires de discussion, coexistant dans une succession de passages d'hommes et de femmes avec des lieux où des faits précis se déroulent entre les personnages, alors que certains témoins muets... que nous pourrions croiser dans une de nos rues, déambulent... Par exemple dans l'*Or du Rhin*, des gens poussant leur bicyclette marchent et regardent un paysage invisible, puis vont s'arrêter en arrière de la scène... Pour lire. Et ils ne semblent pas tout à fait saisir que des Dieux ou des demi dieux sont là, proches, occupés à échanger leurs querelles... Ils sont comme au bord d'une rivière, tranquillement installés dans leur vie. Et Nul des humains ne prête attention à l'autre, aux autres, des Dieux!

Sans afficher à tout prix, de "révolutionner" le microcosme de la scène d'opéra, **Tankred Dorst** installe l'œuvre dans une des aires de l'univers de notre misère urbaine. Avec des projets non aboutis et des ruines calcinées non relevées depuis une guerre ancienne ou récente... D'ailleurs nous sommes toujours en guerre dans quelque coin... Et l'argent, la possession, l'or : Noir... toujours le moteur infernal de nos vie hachées. Le poison de nos âmes assoiffées d'amour ! Une coulée verdoyante d'algues aux teintes de décors de music-hall, sert de lit au Rhin. La scène est un volume d'eau virtuel et la lumière affleure haut vers les cintres. Des danseuses nageuses, assises sur de jolis ballons figurant des galets ronds et géants s'y meuvent avec grâce. Seul minutes bucoliques de la tragédie ! À la scène comme dans la fosse. Et ce sont alors, à la suite, le bord d'un canal, la maison de

**Hunding** (*Walkyrie*) traversée par un poteau électrique chût en travers du mur, la salle de classe du premier acte de *Siegfried*, le pont d'autoroute dont la construction est interrompue, et la carrière de pierre de taille où *Brünnhilde* gît inconsciente des siècles qui glissent au néant, et enfin un hall de grande entreprise pour le Palais des Gibischugen et scène finale en apothéose de feu et d'eau purificateurs. Autant de repères des début et milieu du XX<sup>e</sup> siècle, que de marques d'illustration de nos jours.

En fait il n'y a rien, et jamais rien à "dépeussier", chez Wagner ! Ou bien on finirait par réduire à néant sa philosophie ambiguë, ambivalente, alternative. Pessimisme désespéré teinté d'optimisme : Croire en un "Homme nouveau et régénéré, pour finalement rejoindre, bâton de Tannhäuser en main, la foule des croyants à genoux, à jamais, autour du Graal enfin dévoilé.

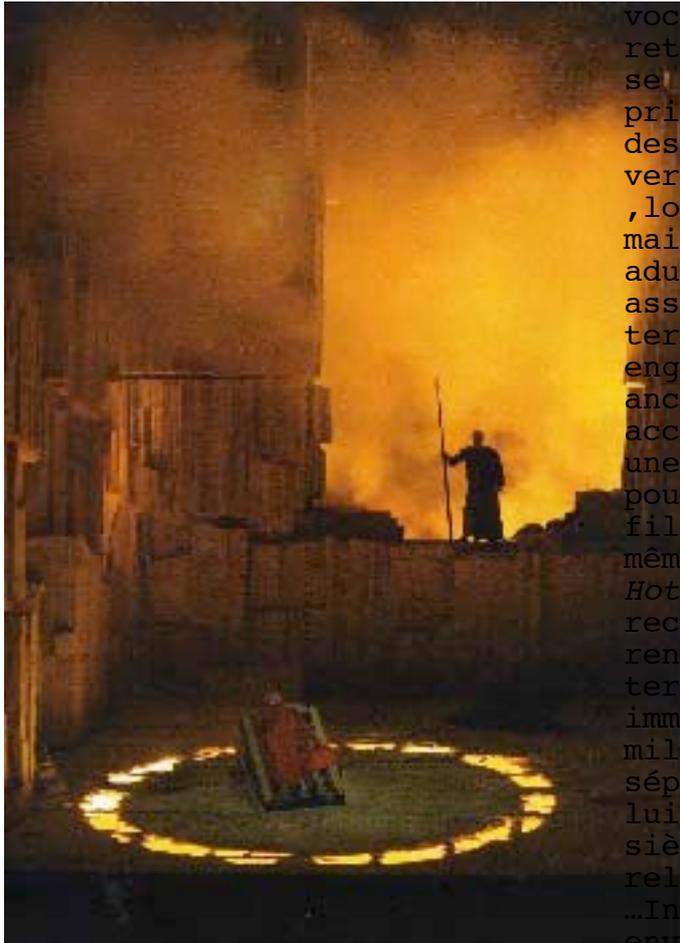
Wagner aux prises avec son cercle secret... Sa quête d'équilibre... Ses désirs expiés par la "sainte musique", la sainte "poésie" allemande ! En quelques passages **T. Dorst** ne laisse d'être christique dans ce Ring ! Un point essentiel du dialogue de *Fricka* et *Wotan* au second acte de la *Walkyrie*... Alors que cette fière et orgueilleuse épouse parangon de la vertu conjugale, entrée conduite par deux béliers, se trouve face au Dieu à exiger qu'il condamne *Siegmund*, l'enfant adultère pour inceste, elle renforce le rappel des lois au Dieu ! Elle s'allonge à terre, à ses pieds. Imitant le prêtre et la novice prononçant le vœux d'obéissance absolue au pied de l'évêque et de l'autel. Dans les rapports de *Wotan* et *Brünnhilde*, les sentiments échangés sont d'une nature

sentimentale, certes, autant que cérébrale. Et peu sensuelle en rapport de certaines productions axées sur une tentation incestueuse de père à fille... etc.

Les gens ne changent pas ! Les idéologies ont eu la vie dure. Mais courte à la mesure de l'infini des âges. L'une et autre ont succédé aux précédentes et ainsi de suite et les tenants de toutes se sont révélés des colosses à pied d'argile.

La sagesse du monde rentre sous terre... La détresse du Dieu se calque sur une crucifixion sans peur du sacrilège ! Les filles du Rhin retrouvent l'anneau ! Misère et ruine succèdent aux caprices des puissants. Répétition des recommencements et aboutissement des fins. Le cercle d'eau et de feu emporte tout en spirale de la mort et de la vie. Vanité des vanités... S'il ne fallait que quinze heures de musique et de prosodie pour nous laver de cela !

Les dieux sont parmi nous... Nous agissons sans compter avec eux il nous croisent dans l'indifférence et circulent... Nous sommes les uns et les autres, des aveugles qui parfois au hasard des temps nous entrevoyions... peut être. *Tankred Dorst* a quatre-vingts ans ! Cet âge est sans pitié et sans illusions. Sa version du Ring est à l'aune de nous mêmes, de notre passé, de nos lâches abandons... Écoutant les leçons sans penser qu'elles nous concernent.



Parmi les chanteurs *Falk Strückmann* domine la distribution en incarnant un **Wotan** flamboyant .Il est jeune !La voix est inébranlable, puissante et d'une ductilité musicale parfaite. La technique vocale insoupçonnable lui permet tous les écarts de ton,les murmures ,les chuchotements chantés !Il chante d'une âme lyrique sans défaut,sa prononciation est claire, audible,saisissante de justesse. Il peut tonitruer sa colère sans érailler le timbre. Sa présence en scène devient omniprésence sans qu'il n'ait à exagérer ses gestes. Tout est superbe et grandiose avec lui. Car, même ces moments cruciaux de tendresse retenue,d'amour dissimulé parviennent à déchirer l'âme. Ses pianissimi du deuxième acte de la Walkyrie, dans le monologue passent à des pulsions...traduites en mezza

voce...relevés,réaffirmés, et retendus vers l'aigu...Enfin il se rend à l'évidence...Il est prisonnier de lui-même...Gardien des lois qu'il trahit sans vergogne. Au troisième acte ,lors de sa reprise en main,face à ses filles adultères( les Walkyries) : il assume colère démentielle et terrifiante d'un même engagement vocal profondément ancré dans sa chair,pour accéder,enfin !Désolé, livré à une espèce de désincarnation pour dire Adieu à l'Unique fille...Et aussi à Wotan lui même Aucun Wotan depuis *Hans Hoter* n'a su prendre ce recul,cette attitude de renoncement cruel,ce choix terrible...Il semble trembler immobile. Les quelques millimètres qui les séparent,Brünnhilde et lui,deviennent à l'instant des siècles de feu !La voix se relâche et ne rompt pas ...Intelligible elle se laisse envahir par une apparente légèreté feinte...Elle vibre d'une émotion subtile. Et l'on pense que *Falk Strückmann* véritablement souffre là une torture insolite,dans laquelle la joie et la défloration se mêlent...Irrémédiablement ! Face à lui la **Brünnhilde** de *Linda Watson* est de belle tenue. La passion lui manque souvent,le vibrato est quasiment absent, au profit de l'efficacité. Elle chante sans faillir à ce rôle gigantesque...Et la fille du Dieu a bien mérité de ses vingt dernières minutes du **Crépuscule des Dieux** qu'elle aboutit avec panache. Elles sont éclatantes , grandioses, élancées et tendues de pourpres,musicalement bien placés. Dans l'ordre,pour l'**Or du Rhin**. *Loge,Arnold Bezuyen* vocalement impeccable ,chant et prononciation, au service d'une rouerie fusante d'ironie qui,à

tous les instants est pointée sur **Wotan** qu'il sert avec un dévouement affecté de mépris. Ses jeux de physionomie et de scène sont également excellents.

Les deux géants **Kwangchul Youn Fasolt, Jyrki Korhonen**

**Fafner**, deux basses sonore et expressives ; le second est parfait également dans ses dialogues successifs de **Siegfried**. **Andrew Shore** a de bonnes dispositions pour **Alberich**, il lui faudrait néanmoins, vocalement, trouver des accents plus sombres et plus menaçants. **Mihoko Fujimura** également manque de graves au registre contralto pour une **Erda** cependant très musicale.

**Michelle Breedt** en **Fricka** dépassant nettement la distribution des femmes ! La voix est longue, un timbre personnel, le chant parfaitement musical et teinté de toute la gamme des arguments assénés pour asseoir sa volonté dominatrice. Elle atteint un sommet dans sa composition de la **Walkyrie**, s'imposant au Dieu, allongée, face contre terre, soumettant la force de son orgueil à une humilité feinte avec une décoloration vocale subreptice qui pèse d'une intensité inouïe. Et l'on comprend que la déesse, l'épouse trompée, vainc ce Dieu affaibli de plaisirs et de désirs incertains. Mieux, devant une telle justesse d'expression, nous approuvons !



La **Walkyrie** à laquelle nous parvenons ayant **Wotan** et **Brünnhilde** déjà cités, et **Fricka**, nous restent **Kwangchul Youn** en **Hunding**, hargneux et machiste au delà du possible. Vocalement assuré, très théâtral et bien dans sa peau. Très mauvais chanteur que **Endrich Wotthrich** qui s'est révélé incapable d'assurer **Siegfried**. On se demande par quel miracle il a pu se trouver dans cette distribution. Sans doute un parachuté ! Nous avons eu la chance qu'il soit remplacé dès le deuxième acte par **R.D. Smith**, qui lui fut excellent. En revanche la **Sieglinde** d'**Adriana Pieczonca** tendue d'émotion, vocalement puissante et lyrique, dont la délicatesse et le raffinement des expressions font merveille pour la jumelle sacrifiée à l'amour. Les Huit autres walkyries sonne une charge vocale absolument sans faille. Jeunesse, aplomb et aigus toute voiles dehors. Superbes. Avec **Siegfried Mime** qui n'intervient qu'ici, nous rencontrons **Gerhard Siegel**. Il crève l'écran. Voix d'une souplesse absolue. Timbre miroitant à volonté. Puissance d'émission et de retenue contrôlé au millimètre. Ce ténor lyrique emprunte le registre trial avec une facilité confondante. Bref son Gnome est hargneux, velléitaire, orgueilleux comme un pou ! Et d'une

imagination scénique formidable. Ce qui n'est hélas pas le cas du **Siegfried** de **Stephen Gould** ! Il existe peu de ténors lyriques de nos jours ! Mais comme Helden ténor ! ? Nous sommes dans une période de manque. J'ai cité **Robert Dean Smith** à plusieurs reprises dans mes chroniques... **Jorma Sylvestry et Richard Decker**... cela fait peu pour un tel répertoire. Monsieur Gould est dépourvu de charme, de conviction. C'est un fonctionnaire de la scène ! Pas du tout "homme des bois juvénile" mais hélas très "Bûcheron des Ardennes". Tout est épais chez lui. Voix, corpulence, prosodie ! Nous le retrouvons au **Crépuscule des Dieux** égal en tous points. Et même son évocation à **Brunnhilde** "seligste Frau" juste avant la mort, est totalement dénuée des flammes de l'amour, de l'apogée de l'amour et du sentiment qu'il devrait ressentir ici. Mais il y a la puissante interprétation de **Hans Peter König** en **Hagen**. Une voix de stentor conduite par un écuyer de Haute école, et un jeu scénique d'une véracité percutante. **Alexander Marco Buhrmeister** campe un **Gunther** d'excellente prestance, vocalement investi, musicalement juste. Même compliment pour **Gutrune** dont **Gabriele Fontana** rend parfaitement l'instabilité psychologique et la tristesse cachée sous un snobisme ennuyé. La voix est riche, stable et parfaitement conduite. J'ai beaucoup aimé **Mihoko Fujimura** en **Brangäne**. Pour le timbre doux et profond, la constante empathie de l'expression vont droit au cœur. Son interprétation de **Waltraute** revêt pour moi un peu trop de compassion et trop peu de désespoir. **Irene Theorin, Janet Collins, Martina Dike** ont la jeunesse, la voix et la technique rêvée pour chanter

les **Nornes** qui sont, comme les **Filles du Rhin, Fionuala McCarthy, Ulrike Helzel, Marina Prudenskaja**, en tout début de carrière ; dont promises à un bel avenir. Les journaux allemands ont boudé la mise en scène, le public l'a envisagé avec soulagement. Je pense avoir "pigé" ! Que, théâtralement l'ensemble tient de façon cohérente en bon assemblage. Mais pour moi la réussite absolue de ce Ring est musicale et dans la somptueuse direction de **Christian Thielemann** Et j'aime à reprendre l'appréciation d'une très vieille dame que je croise à Bayreuth depuis de nombreuses ... très nombreuses années... elle qui m'a dit dans un français marquée de l'accent viennois : Pour ce chef là ! À vingt ans j'aurais vraiment fait le chemin à pied... Ah ! Madame ! Wagner sans doute aussi... Car il y a longtemps qu'il n'a été mieux honoré Amalthée

Photos du Festival de Bayreuth  
Programme et presse  
Représentations du RING IV